

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 19 (1881)  
**Heft:** 49  
  
**Artikel:** Aux innocents les mains pleines : [suite]  
**Autor:** Aghonne, Mie D'  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-186624>

### **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

### **Conditions d'utilisation**

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

### **Terms of use**

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

étincelants venus des tropiques, rien ne manque à sa riche collection, qui attire tous les amateurs. A côté du dit magasin se trouve un pauvre oiseleur moins approvisionné et n'ayant que des espèces modestes; aussi a-t-il mis comme enseigne, en langage du pays :

*C'est pas celles qu'a les plus belles plumes  
que chantions le mieux !*

\*\*\*

Un de nos abonnés nous écrit :

L'*Educateur* publie, dans son numéro du 15 novembre, une dictée faite aux examens d'automne, pour l'obtention du brevet primaire neuchâtelois, qui mérite d'être citée comme un gâchis des plus achevés. Il suffit pour s'en convaincre de lire deux ou trois fragments de ce morceau qui a pour titre : *Une chasse à l'autruche*.

Les chasseurs qu'on aurait dit emportés dans un tourbillon de poussière toute ténue et tout aveuglante, s'élancèrent couchés sur l'encolure de leurs alezans, et piquèrent droit au troupeau d'autruches qui, tout effrayées se précipitèrent vers le sud, poursuivies par l'ouragan, que leur vitesse, leur rapidité même, quelque grande qu'elle fût, ne mit pas à l'abri de ses atteintes.

Voilà donc un ouragan que la vitesse des autruches ne met pas à l'abri de ses propres atteintes !...

Les autruches qu'avaient fatiguées la poursuite continue des rebatteurs, n'avaient qu'une avance de cinq cents quatre-vingts à six cents mètres; mais animées par la rencontre de ce nouveau péril, elles n'avaient garde de rompre leurs rangs, et, redoublant d'efforts inouïs, nageant dans l'air avec leurs ailes d'une frêle envergure, on pouvait les apercevoir et on les a vues souvent courir avec une impétuosité, etc.

Les chevaux, avec cette perspicacité, ce flair qui les caractérise, semblaient comprendre qu'il fallait payer d'une suprême énergie les triomphes qu'on leur avait demandés et la réussite sur laquelle on avait compté; aussi galopaient-elles ces nobles et intelligentes bêtes, allongées sur l'éperon, fumant des nasaux, les flancs sanglants, avec une ardeur, un zèle tout ordinaire. Enfin, à divers intervalles, de droite et de gauche, les pauvres bêtes, de guerre lasse, s'arrêtaient court, le bec ouvert, les jambes frémissantes, attendaient le coup de grâce qui devait mettre fin à leurs longues et indicibles souffrances.

Il y a des chevaux qu'on aperçoit..... courir!..... Enfin, il y a des chevaux qui, d'abord « nobles bêtes », ensuite « pauvres bêtes », de guerre lasse, s'arrêtent court, et... « le bec ouvert !!! »

\*\*\*

Un flâneur qui passe sa vie à faire à tout propos des compliments se présentait dernièrement chez un artiste, décidé par avance à tout admirer quand même.

— Quel joli portrait vous avez là, lui dit-il, quel coloris, quelle teinte ! Mais quel air idiot elle a ? Où diable avez-vous été chercher ce modèle ?

— C'est ma sœur, lui répond l'artiste.

— Ah pardon ! mille excuses, se récrie le visiteur, j'aurais dû m'en douter.

\*\*\*

M<sup>me</sup> R..., revoit son petit garçon qui a quatre ans et qui vient de passer six mois à la campagne.

Elle est au moment de sortir, et porte un chapeau avec des cerises parfaitement imitées.

— Viens m'embrasser Anatole !

L'enfant lui saute au cou; puis, à peine à terre, il la prend par le bas du corps et la secoue de toutes ses forces.

— Pourquoi me secoues-tu ainsi ?

— Tiens ! c'est pour faire tomber les cerises, donc !

#### 4 Aux innocents les mains pleines.

— Ça sera un garçon, pas vrai ? disait-il à Jeanne :

— Oui, un garçon !... J'aimerais mieux ne jamais le mettre au monde, pour que, plus tard, il ne fasse pas souffrir à une femme, ce que tu me fais souffrir à moi.

— Tais-toi, Jeanne, ne parle pas comme cela, ça me fait du chagrin !...

— Avec ça que je n'en ai pas moi du chagrin et que tu te privas de m'en donner, plus que je n'en puis porter.

— Si, ce sera un garçon, reprenait Simon, en frappant du poing sur la table; j'en ai l'idée et mes idées ne me trompent jamais.

Et puis je veux un garçon, moi, il faut que tu m'en fasses un, ma Jeannette, et il enveloppait sa femme, tout entière, d'un long regard de tendresse; si tu veux nous l'appellerons Pierre, ou Pierrot; ma brave femme de mère s'appelait Pierrette, elle m'a aimé ! elle m'a gâté !... malgré les taloches qui m'arrivaient de temps à autre, pour me faire marcher droit, quand j'avais envie d'aller de travers; et, chez le bon Dieu, où elle est, ça lui fera plaisir d'avoir un petit-fils qui s'appelle comme elle.

— On l'appellera Pierre, reprit Jeanne doucement, si tu me promets de ne plus boire.

— On tâchera, fit l'homme, en se grattant le front, il n'osait promettre d'une façon bien ferme, ne se sentant pas le courage de tourner tout à fait le dos au cabaret.

En effet, Simon ne rompit point avec ses habitudes et Jeanne, réduite à la dernière des misères, accoucha pauvrement et tristement, sur son maigre lit, vu que c'était la seule chose qui lui restait, de tout ce joli ménage qu'elle avait apporté en dot, à son mari.

Jeanne devait nourrir son enfant : la malheureuse n'était point assez riche pour payer une nourrice étrangère qui aurait donné, à son garçonnet, au fond de quelque campagne, un bon lait bien calme, bien reposé, bien nourrissant.

Mais ce n'est pas tout de vouloir nourrir un enfant, il faut encore pouvoir le faire et Jeanne, une fois relevée de son grabat de misère, n'avait rien dans ses mamelles, tarées par les privations, pour allaiter l'enfant qu'elle venait de mettre au monde.

Et Pierre pleurait-il, du matin au soir, et surtout du soir au matin; alors Jeanne pleurait bien davantage, comme si ces larmes avaient dû lui redonner le lait qui lui faisait défaut.

— Qu'as-tu ? lui demandait Simon, qui n'aimait pas à voir les gens en larmes, et qui continuait à boire sa paie de chaque quinzaine, avec les bons petits camarades.

— J'ai, reprit-elle, d'un mouvement énergique et fier, que l'enfant meurt de faim, ne vois-tu pas que je n'ai plus rien à lui donner. Et la malheureuse femme frappait sa poitrine impuissante.

— Plus de lait pour le petit ?... Ah ! mais ce n'est pas drôle, ça, fit Simon, en se laissant tomber sur une chaise, à côté du berceau dans lequel reposait l'enfant chétif, qui se plaignait et pleurait sans cesse.

Le forgeron regarda sa femme, puis le petit Pierre, après cela il sortit comme une bombe.

Une demi-heure après il revenait tenant d'une main un

biberon, de l'autre du lait dans un litre, du lait qu'il avait emprunté à la plus prochaine vacherie.

— Tiens, dit-il à Jeanne, voilà pour le petit, j'ai été trouver le patron, ce bon monsieur Ambroise, c'est lui qui a acheté cette machinette-là; il n'a pas voulu me donner l'argent, il a eu peur que je le boive. Ça m'a fait quelque chose là, pour de vrai, fit l'ouvrier en appuyant sa main sur son cœur.

Est-ce que tu pourras le faire boire jusqu'à samedi ? demanda-t-il à Jeanne, songe donc, c'est jeudi aujourd'hui.

— Samedi, ce sera comme aujourd'hui, comme toujours et l'absinthe donc ! et les amis !...

— Tu verras, Jeanne, tu verras ? dit Simon.

Cette nuit-là l'enfant pleura un peu moins, son estomac ne pouvait pas se refaire en un seul jour : Mais ce fut Simon qui se leva pour le bercer et pour le promener ; il lui chantait doucement des chansons d'atelier, si bien que le petit s'endormit, pendant que le forgeron se disait tristement :

— C'est pourtant moi que lui ai bu son lait, à ce pauvre petit *môme*; n'aie pas peur, gamin, je te le rendrai.

Le matin, lorsque l'heure fut arrivée d'aller à l'atelier, Simon s'habilla et avant de quitter la chambre nue, où la famille habitait, il dit à Jeanne.

— Combien lui faut-il de lait au petit ?

— Un litre, répondit-elle, mais pas un litre de ce méchant lait que l'on vend chez les crémiers ; non, il en mourrait, il faut que j'aille le chercher moi-même et que je le voie tirer tous les jours, à la même vache, chez d'honnêtes gens, qui ne me tromperont pas lorsqu'ils sauront que c'est pour élever un pauvre petit être dont la mère, faute de nourriture, n'a plus de lait pour le faire vivre.

— Combien coûte-t-il, ce lait-là, demanda encore Simon, en mettant la main sur le bouton de la porte.

— Vingt sous le litre, répondit Jeanne, en courant au berceau, pour donner, à défaut du sein, le biberon à son enfant qui se réveillait.

Ce jour-là ; Simon emprunta cent sous, pour les donner à sa femme, afin qu'elle pût acheter le lait de l'enfant, pour le lendemain. Le camarade les lui prêta jusqu'au samedi, qui n'était pas bien loin maintenant. Mais, au long du chemin, Simon vit des cabarets, il y entra et se mit à boire.

— Halte-là ! dit-il, avant de porter son verre à ses lèvres, et le petit ? Alors prenant vingt sous, sur la monnaie qui venait de lui être rendue, les vingt sous du lait de Pierrot, il les fit passer dans une autre poche.

Celle-là, dit-il, c'est la poche du petit, et je mourrai de la pépie plutôt que d'y prendre ce que j'y ai mis, à son intention.

Tiens, femme, dit-il, le soir, en rentrant, voilà les vingt sous pour le lait de l'enfant.

Quant à Simon il avait bu le reste.

Chaque jour, maintenant, le forgeron mettait de côté les vingt sous du petit, avant même d'avoir bu une georgée de son verre ; il savait bien qu'après y avoir touché il n'aurait pas été sûr de pouvoir s'arrêter à temps. A la poche du petit, il n'y mettait jamais les doigts, si bien que le matin, à midi, le soir, ne se rappelant plus qu'il y avait mis précédemment la somme voulue, il y mettait encore vingt autres sous, toujours pour le lait de l'enfant et Jeanne seule avait le droit de prendre, dans cette poche, ce qu'il y mettait pour Pierrot. L'absinthe en était réduite d'autant, et c'était déjà quelque chose, aux yeux de la pauvre femme.

— Le petit grandit, dit-elle un jour à son mari, vois comme il est beau ; seulement il n'a plus assez de lait, avec sa pitance ordinaire, il lui en faut le double.

— C'est bien, dit Simon, on augmentera la ration de ce monsieur ; viens, Pierrot, viens sourire à ton petit père, et l'ouvrier prenait, entre ses mains calleuses,

l'enfant qui venait comme un champignon ; il était beau, grouillant, bien portant et, en effet, il souriait à son père.

A dater de ce jour-là, ce ne fut plus vingt sous, mais bien quarante que Simon mit dans la poche au petit ; l'absinthe diminuait toujours, le lait de l'enfant était sacré, et Simon n'aurait pas approché un verre de ses lèvres tant qu'il n'avait pas fait la part de son gamin. L'enfant grandissait toujours et bientôt il marcha.

— Il faut des souliers à Pierrot, dit Jeanne, je n'ai pas de quoi lui en acheter ; il lui faut aussi des vêtements pour l'hiver et je n'ai pas du tout d'argent pour tout cela.

Moi non plus ! fit tristement Simon en enveloppant, dans ses deux mains les pieds mignons et rosés de son enfant.

— Laisse donc, fit la mère, ce ne sont pas tes mains qui lui serviront de chaussures.

— Non ! fit-il, mais, si tu veux, Jeanne, elles pourront bien lui en gagner tout de même. Ecoute, ajouta-t-il tout bas, viens samedi à l'atelier, un peu avant qu'on fasse la paye, tu prendras l'argent, toi, femme, et tu chausseras le gamin.

En effet ce fut Jeanne qui toucha la paye du forgeron et comme il n'y a que le premier pas qui coûte en toutes choses, elle revint chaque samedi à l'atelier ; mais pour être plus forte, en face des entraînements de Simon, elle prenait Pierre sur le bras et, du plus loin qu'elle voyait son mari, elle lui tendait l'enfant. C'était, pour elle, le moyen, d'empêcher l'homme d'aller au cabaret.

Il fallait toujours quelque chose à Pierre : — des jouets, du linge, des habits ; puis, quand il eut atteint six ans, il lui fallut des livres pour l'envoyer à l'école, et le père oubliait de moins en moins de mettre, avant de boire, la part de l'enfant.

Dis donc, Jeanne, demanda un jour Simon à sa femme, en approchant ses lèvres de son oreille : — m'est avis, ma belle, que Pierrot doit s'ennuyer tout seul, et je crois, si je te regarde bien, que tu es en train de lui donner une petite sœur.

— Je le crois aussi, répondit Jeanne en rougissant un peu ; mais, tu sais, Simon, cela m'attriste et cela te sera dur, songe qu'il te faudra deux poches maintenant !... et le lait de l'enfant !...

— Bast ! reprit le forgeron en embrassant sa femme et le gamin — ce sera tant pis pour le *mastroquet*, c'est juré ! nous garderons toujours le lait de l'enfant !...

... Là où la femme avait été impuissante, alors qu'elle était jeune et jolie, la mère, avec ses traits fatigués et son humeur triste, avait été la conquérante. Aussi avec quelle fierté va-t-elle, à proportion que l'âge fait grandir les enfants, chercher le mari à l'atelier, chaque jour de paie. Simon ne boit plus, mais si, par basard, quelques camarades l'invitent à une fête de famille et si, en allant ou en venant, il jette un regard, non pas de regret, mais de vieille habitude, du côté des portes des marchands de vin, il lui semble toujours entendre la douce voix de Jeanne lui dire tristement, en lui montrant fillette et garçon.

— Et le lait de l'enfant ! Simon, et le lait de l'enfant !...  
MIE D'AGHONNE.

#### THÉÂTRE DE LAUSANNE

*Dimanche 4 Décembre, à 7 heures précises.*

Le grand succès du Théâtre de la Gaîté.

## MONTE CRISTO

Drame en 5 actes et 12 tableaux, par A. DUMAS.

L. MONNET

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & C<sup>ie</sup>